Les morts à vif et l'effroi magique du quotidien

THÉÂTRE • A Vidy-Lausanne, «Rome-Nanterre», signée Valérie Mréjen, ouvre sur un univers mêlant avec ironie irréel et réel pour interroger la mort. Ce à travers les vies recomposées de trois femmes incarnées par la figure amirale de la comédienne française Dominique Reymond.

Face à la mort, la société occidentale se caractérise essentiellement par une peur, un désarroi et un oubli ou déni conjugués à l'éternel présent consumériste. L'écrivaine, photographe et documentariste Valérie Mréjen, en redonnant sa dose d'effroi tranquille au quotidien, renoue dans son meilleur et par ses micro-récits concis, minimalistes, avec le sillage littéraire de maîtres – consacrés ou non – de la forme brève: Georges Perec et Robert Walser, Vincent Delerm et Mathias Zschokke. L'auteure aime ainsi muser et musarder, vivre en cet état de vacuité qui lui permet de recevoir le monde comme un don, une inondation intime, ou une fatalité aux formes cocasses filtrant avec le fantastique et l'univers du conte. Et la jeune femme d'amasser impressions et sensations dont, une fois rentrée dans sa chambre, elle tire la substance d'un texte. «Je ne voulais pas faire un *best of* de Mréjen. Mais rassembler un témoignage de l'échec, des abîmes et interstices d'un personnage qui vivrait en multiples hétéronymes comme Fernando Pessoa, pour vivre en plusieurs personnes. Afin de dire la jeunesse au matin, la quarantaine sur le coup de midi et la vieillesse le soir venu. Comment ces voyages imaginaires peuvent se déployer dans la tête?», explique Gian Manuel Rau. Entre voix-off comme laissées sur un répondeur et paroles passées par la comédienne d'exception, Dominique Reymond, il signe la mise en scène et l'adaptation scénique de ces fragments tirés d'écrits de Valérie Mréjen.

Une écriture qui sait écouter le monde extérieur, entendre ses voix et ses silences, comme un être sensible aux tons de l'époque, et à ses discours. Elle parle des choses du quotidien, d'événements minuscules, dont elle tire non des étincelles poétiques, mais une relation singulière qui inclut les petites annonces, style: «Monsieur renfermé un peu seul espère croiser dame même profil pour bonheur mutuel voire vie de couple.» Il y a aussi des éclats de *Forêt noire*, un inventaire de disparitions qui reviennent avec familiarité, des gens que Valérie Mréjen a connus ou dont on lui a parlé. L'auteure se réfère à la phrase de Mirelle Havet dans son *Journal* de 1918: «Et je suis pleine de morts comme une crypte, pleine de souvenirs et de rêves…»

Dirigée par Gian Manuel Rau, l'impeccable actrice Dominique Reymond est capable d'alterner nombre de registres de jeu. Mario Del Curto

Histoires d'elles

Une semaine pendulant entre création et dissolution, s'enclenchant dans le «lundoir» s'inscrivant en lettrage lumineux blanc, comme au détour d'une frappe d'ordinateur, le drame intime se joue ici dans l'espace caméral ouvert. La lumière le découvre au fil des parcours de l'interprète. Un trio de femmes, trois âges et des scénarios multiples constellés de fins violentes autour d'une hypothèse éclatée reflétant l'inévitable fragmentation de l'individu moderne. La comédienne Dominique Reymond est au diapason d'une humanité rescapée d'un être empruntant une chute qui la voit se ficher à la renverse, jambes d'équerre, pareille à un étrange insecte kafkaïen. Si ce n'est aux bronzes du sculpteur des solitudes féminines que fut Giacometti. Comme lors de la contemplation d'une statue du Grison, la pièce fait l'expérience d'un art voué à dire le réel, à figurer l'apparence sensible, mais qui ne transite guère par les moyens ordinaires et habituels de la représentation.

De *L'Agrume* à *Forêt noire*, l'écriture du réel aurait-elle fonction chez Mréjen de fiction hallucinatoire pour qu'apparaissent les formes du disparu et de ce qui n'est plus, comme dans un bain révélateur photographique, sans que l'image ne soit stabilisée et révélée entièrement? Ou de décrire par le menu tous les petits bonheurs et accidents du quotidien avec cette volonté chevillée à une écriture physique, rythmique, proche de l'oralité, en collant au plus près du réel? Est-ce un hasard si le metteur en scène Gian Manuel Rau fait précéder la pièce d'une citation de Kafka éminemment pascalienne enjoignant à rester mutique à sa table: «Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi.»

Pour le metteur en scène, qui a abordé Beckett (*La Dernière bande*, *Krapp*), le silence s'envisage dans un corps et un espace en chérissant les

PARTENARIAT

musiciens qui l'ont écrit comme une partition, de John Cage, dont on entend *Musique électronique pour piano n°1* à Helmut Lachenmann et *Shadows*, œuvre du compositeur veveysan de musique expérimentale Antoine Chessex. «Ce travail est une recherche sur le silence qui en est le fil rouge. Un silence qui vient à manquer terriblement sur les scènes théâtrales d'aujourd'hui souvent saturées d'un trop-plein d'action. D'où l'idée de se couler dans un genre proche de la musique minimaliste fuyant le spectaculaire. Les êtres humains que Valérie Mréjen interrogent dans ses films partent tous du silence et du simple. D'où l'essai de rendre le paysage et la lumière dans lesquels évolue l'auteure.»

Le silence dans lequel Dominique Reymond entre, s'abîme, se recueille et se rassemble tout à la fois, est la présence absolue du signe qui mêle solitude et ravissement durassien. Le silence ne cherche pas ici le mot qui le sortirait de l'innommable. Il est corps obscur, opaque ou de transparence, lieu de dessaisissement, d'attente qui, tour à tour, exhausse et effondre l'être. Et le corps se tend pour entendre, et écouter des traces d'humanité, la rumeur, le murmure des voix des villageois des Grisons et du Tessin, de l'homme (André Marcon), qui peut-être l'hypocondriaque déceptif, Bruno, personnage de *L'Agrume* imaginé par Mréjen.

L'actrice française née à Genève est capable d'alterner nombre de registres de jeu et de passer un feuilleté d'états de corps tout en ciselant des ruptures de tons et d'expressions qui faisaient déjà merveille dans leur mélange d'humanité et d'animalité originelle notamment au cœur du *Pélican* de Strindberg monté par Rau à Vidy en 2008. Ainsi au fil de ce cérémonial funéraire la voyant femme âgée ou sceptre, transportant des urnes funéraires, à petits pas, le corps cassé en son mitan.

Une photographie parle autant parce qu'elle retient et inscrit dans son cadre que parce qu'elle manque ou place hors champ. C'est ce qu'avance en substance le photographe français Raymond Depardon. La mise en scène, en corps et espace, a su retrouver l'esprit même du travail vidéo de Valérie Mréjen basé sur le témoignage et le mystère qui l'accompagne, c'est-à-dire le hors champ de l'événement conté, ce que l'on ne verra jamais et qui demeure lié à la subjectivité de la personne. Soudant, la personne récite de manière neutre, comme Dominique Reymond sur scène, en effaçant les affects de telle sorte qu'une sourde ironie, un doute plane sur la véracité des histoires ou autofictions racontées. On n'est jamais loin du comique atone, du rire sardonique.

La mise en scène rapatrie quelque chose des poses et témoignages parfois empruntés des Israéliens sortis de l'intégrisme religieux dans le documentaire *Pork and Milk* (2006) signé Valérie Mréjen, rimant avec une aptitude à rendre son corps au monde. Comme si les âges contrastés déclinés au féminin et incarnés par Dominique Reymond étaient saisis «après la bataille», dans une relation apaisée à la douleur passée, à l'arrachement aux liens familiaux, à l'emprise incestueuse d'un grand-père qui ne dit pas son nom, et au passage des morts par suicide, cancer du poumon ou accident. Ce détachement rend *Rome-Nanterre* aérien et incertain, baigné dans la lumière douce, amniotique et terminale d'une révélation comme en creux au seuil de la mort. ■

Bertrand Tappolet

Rome-Nanterre au Théâtre de Vidy-Lausanne jusqu'au 20 décembre. Rens. et rés. sur www.vidy.ch et au 021 619 45 45.